

Le devoir de mémoire ou l'expression de soi dans *Rien où poser sa tête* de Françoise Frenkel

BEATRIZ COCA MÉNDEZ
Universidad de Valladolid

« *Tout ce que l'on invente sur soi-même fait partie de son mythe personnel, et par
conséquent est vrai* »

Christopher Isherwood, *Christopher et son mythe*.

Françoise Frenkel, née Frymeta Idessa Frenkel, d'origine polonaise et juive, était éprise autant de la littérature que de la langue française. En 1914, elle se rend à Paris pour faire ses études de Lettres à la Sorbonne et, en 1921, elle fonde, avec son mari, la première librairie française à Berlin, appelée *La Maison du livre français*. Mais le temps s'estompe au rythme des jours noirs qui vont assombrir l'Europe. En juillet 1939, Françoise Frenkel quitte Berlin en destination de Paris : c'est le début de son exil et de son errance. Cette épreuve deviendra le socle de son récit —écrit en français⁴—, dans lequel la protagoniste raconte sa vie errante dans la France Occupée jusqu'en 1943, où elle parvient à franchir clandestinement la frontière franco-suisse.

Françoise Frenkel entreprend l'écriture de *Rien où poser sa tête* « en Suisse, sur les bords du lac Quatre-Cantons, 1943-1944⁵ », comme il est consigné dans l'Avant-propos de ce roman. Cette œuvre, témoin de l'expression du vécu, se double d'une portée éthique en signe de reconnaissance envers des gens bienveillantes, qui l'ont aidée à surmonter cette épreuve et, plus précisément, le devoir de mémoire contre l'oubli : « Il est du devoir des survivants de rendre témoignage afin que les morts ne soient pas oubliés, ni méconnus les obscurs dévouements » (p.15).

⁴ À la page 16, il est bien précisé que « la présente édition de *Rien où poser sa tête* est conforme à l'édition originale de 1945. Nous n'avons procédé à aucune coupe ou aménagement du texte ».

⁵ Pour les citations, renvoyant à cette œuvre, il sera donné la page entre parenthèse dans le texte.

Un livre et une écrivaine énigmatiques

Rien où poser sa tête, c'est la seule œuvre de Françoise Frenkel. Or, il s'agit paradoxalement d'un livre paru et disparu ; en septembre 1945, il a été imprimé en Suisse pour la maison d'édition Jeheber de Genève et après il est tombé dans l'oubli. Son exhumation a lieu à la fin de 2010, lorsque Michel Francesconi retrouve un exemplaire original dans un vide greniers de Nice. Frédéric Maria présente ce livre à Thomas Simonnet, directeur de la collection « L'Arbalète » chez Gallimard. Publié en 2015 chez Gallimard, cet ouvrage est préfacé par Patrick Modiano et est complétée par une chronologie et un dossier réuni par Frédéric Maria, qui éclaire certains clairs-obscurs concernant la vie de Françoise Frenkel. En 2016, il paraît en allemand sous le titre *Nichts, um sein Haupt zu betten* ; en 2017, la traduction espagnole s'intitule *Una librería de Berlín*, et en 2018 il est traduit à l'anglais sous le titre *No place to lay one's head* au Royaume-Uni ; les États-Unis le présentent comme *The Bookshop in Berlin* ; en 2020 sort sa traduction portugaise *Sem lugar do mundo : Relato de uma livreira judia em fuga na Segunda Guerra Mundial*.

La vie de Françoise Frenkel est aussi peu connue que la survie de son seul et unique roman est incertaine. D'origine polonaise, Frymeta Idesa Frenkel est née en 1889 à Piotrków, dans la région de Lodz. Elle décède en 1975 à Nice à l'âge de 86 ans. Après la parution de *Rien où poser sa tête*, la vie de l'auteure est peu connue ; il semble qu'elle ait mené une vie modeste et solitaire. Une fois la guerre finie, elle revient à Nice. Elle obtient, dans les années 50, la nationalité française. À partir de cette date, peu de détails de son existence nous sont parvenus, si ce n'est l'attestation de sa mort à Nice en janvier 1975.

Avant 1914, elle fait ses études en Lettres à la Sorbonne, portée par sa vocation de libraire et sa passion envers la littérature et la langue françaises. En 1919, elle fait un stage dans une librairie de la rue Gay Lussac à Paris, avant de s'installer à Berlin, en 1921, pour y fonder la première librairie française de la ville avec son mari, Simon Raichenstein. Il n'est jamais question dans *Rien où poser sa tête* de sa participation à cette entreprise, comme le signale Patrick Modiano dans la préface du roman : « ce mari fantôme », « l'absent dans son livre ». À propos des ambiguïtés de la narratrice concernant la fondation de sa librairie et de son travail de gestion en collaboration avec son mari de 1921 à 1933, Corine Defrance remarque : « Elle l'ignore résolument. C'est pourtant avec lui qu'elle a dirigé la librairie jusqu'à l'automne 1933 » (2017 : 103).

En 1921, déjà mariée avec Simon Raichenstein, elle s'installe à Berlin et ouvre *La maison du livre français* dans le quartier de Charlottenburg. Plus tard, la libraire déménage au 39 de la Passauer Strasse. Il semble que Françoise Frenkel ait dirigé la librairie avec son mari jusqu'à l'automne 1933, bien qu'il demeure « l'absent de son livre ». Corine Defrance insiste sur le mariage et le divorce des Raichenstein : « On ignore quand Simon et Françoise se sont mariés. Leur divorce a été prononcé

à Berlin en 1934 ». (2017 : 106). Malgré les incertitudes qui entourent ce couple, Simon Raichenstein aurait quitté, fin 1933, Berlin pour la France, muni d'un passeport Nansen, qui lui accordait le statut de réfugié ou d'apatride, puisqu'il faisait partie de ces émigrés originaires de Russie. Arrivé à Paris en novembre 1933, il est arrêté lors de la rafle du Vel'd'Hiv en juillet 1942. Le refus de lui accorder une carte d'identité française lui aura valu sa déportation pour Drancy, puis son arrivée, le 24 juillet, à Auschwitz, lieu de sa mort.

Restée seule dans sa librairie à Berlin en 1933, Françoise Frenkel va la gérer jusqu'en juillet 1939. La fréquence des journées noires, qui assombrissent l'Allemagne, signe inexorablement la fin d'une entreprise aussi intime que littéraire : « En 1939 [...], le même problème surgit à nouveau : une librairie française avait-elle à Berlin sa raison d'être ? [...] Finalement, je me rendis à l'évidence, la librairie était désormais superflue et déplacée en Allemagne » (p.45). En août 1939, le consulat de France lui conseille de quitter Berlin et, par conséquent, elle se voit contrainte de fermer sa librairie et de partir à Paris, point de départ de son errance et, ainsi, le début de son odyssée dans la France Occupée. Cette expérience vécue va inspirer et fonder son récit, en souvenir de « ceux qui se sont tus à jamais, épuisés en route ou assassinés » (p.17).

Comme on l'a déjà signalé, Françoise Frenkel entreprend l'écriture de son errance en 1943-44, ce qui laisse supposer l'immédiateté temporelle de son récit déclaratif. En ce sens, elle suit le pas de certains écrivains, dont les récits sont inspirés « par la nécessité de témoigner », comme le signale Pierre Mertens (2005 :31), ainsi que par le devoir de mémoire ; devoir qui se double d'une portée éthique envers les disparus et les survivants. Il ne faut pas négliger cependant l'appel et la pesanteur de la mémoire dans l'effort d'accorder une deuxième vie aux souvenirs du vécu, comme le rappelait Jorge Semprún dans *Quel beau dimanche* : « Jamais on ne pourra pas tout dire. [...] Tous les récits possibles ne seront jamais que les fragments épars d'un récit infini, littéralement interminable » (1980 :111).

La fin de la guerre s'accompagne de la sortie des premiers témoignages à son sujet, mais leur parution ne trouve pas, comme le remarque Javier Sánchez Zapatero (2010 : 74-76), un accueil enthousiaste de la part du lectorat. En effet, les gens ressentaient plutôt le besoin de poursuivre leur vie vers l'avant et, donc, d'oublier. Le manteau de silence qui enveloppait les lecteurs potentiels se heurtait au besoin impératif et pressant des survivants d'être écoutés et soutenus.

Françoise Frenkel n'échappe pas à la règle, d'autant plus que dans l'Avant-propos de son récit elle interpelle les destinataires de son œuvre et avoue l'esprit qui l'anime : « Puissent ces pages, inspirer une pensée pieuse pour ceux qui se sont tus à jamais, épuisés en route ou assassinés » (p.17). Le clin d'œil que l'écrivaine fait à son lectorat, dans le but d'éveiller sa bienveillance, se correspond aux connotations qui se dégagent du titre : *Rien où poser sa tête*. Bien que surprenant, ce

titre aux accents bibliques –inspiré de l’Évangile de Saint Luc et de Saint Matthieu⁶– attire l’attention sur la nature nomade de l’être humain et, plus précisément, sur la vulnérabilité qui entoure son errance.

Un récit autobiographique

Dans son récit d’apparence autobiographique, la narratrice-témoin raconte le long de quinze chapitres l’expérience de son vécu, soit : la fondation de sa librairie –*La maison du livre français*– et les vicissitudes qui l’ont poussée à quitter Berlin en destination de Paris, en passant par Avignon, Nice, Annecy et, enfin, la Suisse, terre-refuge dans laquelle Françoise Frenkel trouve finalement un endroit où poser sa tête. Ce résumé de son parcours permet de saisir le sens du titre, soit : une entreprise longue, menée à terme dans la solitude, et dont le succès est menacé par le désarroi et le sentiment d’insécurité, ainsi que par la peur et la perte des repères. En ce sens, la traversée faite à pied et solitairement, comme le remarque Akira Mizubayashi dans son *Petit éloge de l’errance*, trouve son sens par l’endroit que le pèlerin choisit : « Il y a toujours l’idée sous-jacente d’un but à atteindre ou celle d’une direction à prendre. Marcher, c’est marcher nécessairement vers un lieu qui s’empare de notre esprit » (2014 :24). Dans le cas de Françoise Frenkel, le choix est loin d’être une décision personnelle, c’est une contrainte imposée par un concours de circonstances et, notamment, la montée du nazisme en Allemagne dans les années 30. Enfin, du chapitre 2 au 15, le lecteur suit l’errance de la protagoniste, fuyant sans cesse le péril et les menaces pressantes de l’ennemi, dans l’espoir de gagner la nouvelle terre promise : la Suisse.

–Où suis-je ?

–Mais, voyons ! Vous êtes en Suisse, à ce qui me paraît.

Alors seulement je compris et je fus saisie d’une émotion qui me submergea : joie, espoir, immense soulagement...

J’étais en Suisse, j’étais sauvée ! (p.257)

Le lecteur reçoit un récit d’apparence autobiographie, car « l’écrivain est au centre du texte dans une autobiographie (c’est le héros), mais il transfigure son existence et son identité », d’après Vincent Colonna (2004 :75). Or, ce processus de transformation pourrait donner sens à certains

⁶ Saint Luc, 9 :57-58. « En ce temps-là, en cours de route, un homme dit à Jésus :« Je te suivrai partout où tu iras. » Jésus lui déclara : « Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids mais le Fils de l’homme n’a pas d’endroit où reposer la tête. ». Saint Matthieu, 8 : 18-20. « Jésus, voyant une foule autour de lui, donna l’ordre de passer à l’autre rive. Et un scribe s’approcha et lui dit : " Maître, je vous suivrai où que vous alliez". Jésus lui dit : " Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des abris, mais le Fils de l’homme n’a pas où reposer la tête" ».

clairs-obscur du récit de Françoise Frenkel et, surtout, de la présence incontournable de cette instance narrative anonyme : « la voix d'une personne dont on ne distingue pas le visage », selon Patrick Modiano. De ce point de vue, il ne serait pas incongru de percevoir l'anonymat qui entoure l'instance narrative comme le résultat de la transformation de soi, par le biais de la liberté que Françoise Frenkel s'accorde pour modeler son image dans le but de gagner la sympathie et l'admiration du lecteur.

Placé sous le signe du Je et du Moi, *Rien où poser sa tête* renferme un certain contrat de lecture, voire un pacte avec le lecteur, puisque celui-ci est, apparemment, en disposition d'identifier l'auteure à la narratrice et à la protagoniste-témoin. Cela s'avère d'ailleurs évident dès l'Avant-Propos, dans lequel sont exposés clairement le but et les destinataires du récit. Voilà pourquoi le début du témoignage de François Frenkel est placé sous le signe du Je/Moi : la fondation de la librairie berlinoise et son départ pour Paris en témoignent. Comme nous l'avons signalé, les débuts de son histoire à Berlin ne font aucune place à la participation de son mari dans la fondation de la librairie ; tout cet épisode se concentre sur sa personne, son dévouement à la librairie et à sa clientèle.

C'est ainsi que le débit narratif est placé sous l'alternance du pronom Je et des possessifs de première personne : « Ma première démarche fut pour le consulat de France », « ma décision était prise » ... L'effacement identitaire de la narratrice-témoin dépasse sa confiance pour rejoindre un aveu collectif. Ainsi, la mémoire individuelle s'unit à la mémoire collective pour bâtir un récit fondé sur la véracité, sur la fidélité aux faits racontés dans l'affabulation biographique. La fidélité aux faits racontés du Moi se met au service de la récréation romanesque de Soi.

Comme la narration est placée sous les auspices d'une fondation et d'un enthousiasme correspondant à l'âge jeune de la protagoniste, le lecteur est disposé à accepter qu'il s'agisse du couronnement d'un rêve et des espoirs d'une jeune femme en 1921. Une chronologie souterraine révèle qu'il s'agirait d'une femme de 32 ans, alors que ce récit est l'œuvre d'une femme à l'âge mûr –55 ans. Ce détail, superflu en apparence, laisse supposer la solidité des convictions scripturales de Françoise Frenkel et la configuration de son récit déclaratif. On comprend ainsi les contours flous de son identité –toujours restée à l'abri d'un Je anonyme–, requis dans le terrain de l'inconnu et de l'incertain. Tel est le cas de la note envoyée par la présidente du Conseil à Paris.

Madame F*** a été pendant de longues années directrice dévouée et intelligente d'une librairie consacrée exclusivement au livre français et qu'elle a fondée à Berlin en 1921. Elle a rendu à la France des services réels pour la diffusion du livre français à l'étranger. Nous souhaitons qu'elle puisse jouir dans notre pays, pour lequel elle a si bien travaillé, de toutes les libertés et de tous les avantages. (p.60)

L'ombre de l'anonymat reste manifeste tout le long du récit, un anonymat justifié par les besoins impératifs, tels que les interrogatoires, la demande ou la présentation des papiers, le permis de séjour et même la carte de ravitaillement. Ces incontournables déclinaisons d'identité sont toujours présentées de façon concise, afin de dissimuler l'exactitude des données identitaires :

-Vous êtes Mme Une Telle ? Nom de votre père, de votre mère ? Votre race ? Votre âge ? Date et lieu de naissance ? Vos papiers d'identité. (p.36)

En revanche, le cas des faux papiers ne masque aucunement les données identitaires, mettant ainsi en évidence qu'il s'agit des fausses coordonnées :

Quant aux nom, prénom, lieu de naissance, je les adoptais, bien entendu. Je m'appelais dorénavant, pour les besoins de la cause, Blanche Héraudeau, née à Paris, rue de Clichy. Le cachet de la préfecture devait achever de rendre la pièce authentique. (p.172)

L'identité véritable est devenue un trésor authentique, qu'il faut impérativement sauvegarder durant ce périple et, plus précisément, à l'approche de la frontière suisse, à Grenoble⁷ : « J'avais tous mes papiers français en ordre, le visa suisse sur ma carte authentique, cette dernière cousue dans mon manteau ! ». (p.172)

L'anonymat s'avère un trait caractéristique de ce récit, profondément marqué par les événements de son temps : les persécutions survenues à la suite des lois racistes, appliquées en France dès 1942, s'accompagne d'un nouveau fléau marqué par « un crescendo de souffrances, de déportations, de disparitions ! » (p.218). L'âpre réalité impose, donc, ses règles, tout comme l'écrivaine impose les siennes dans le but de se confondre avec ses compagnons de voyage. C'est ainsi que le débit narratif alterne la 2^e personne – Nous/On– et la 3^e personne –Ils– avec la 1^e – Je– pour recréer la cohésion du groupe et, en particulier, la cohésion des fuyards à la recherche de la frontière, pour d'échapper la déportation. En somme, un cumul de tribulations qui rodait une existence en état d'alerte et d'attente.

L'anonymat des gens se correspond, lui aussi, avec l'atmosphère environnante, faite de perplexité et d'hésitations. Dans l'attente d'un dénouement, ce climat sombre s'empare de la population : « l'horreur s'installa dans la vie quotidienne », ce qui explique son état nerveux, son désarroi, sa suspicion et la pesanteur d'une vie quotidienne. Cette ambiance se reflète dans la consternation, dans une douleur déchirante, puisque « la population entière se mit à surveiller les 'suspects' ». Le recensement des Juifs s'avère déterminant et marque le point d'orgue de la détresse

⁷ IX Grenoble – « Un homme âgé nota mes nom et prénom authentiques ainsi que l'adresse de mes amis en Suisse et en France, 'pour les prévenir en cas' de malheur' ». (p.176)

environnante : « la danse macabre pouvait commencer ».

Dès le début de juillet, des déportations d'étrangers de race juive étaient effectuées à Paris ; le 15 juillet à Lyon. On sentait le danger imminent dans toute la France, mais personne ne savait au juste ce qu'il convenait d'entreprendre. (p.118-119)

Mais, face à l'imposante indéfinition nominale qui caractérise l'errance et la fuite des persécutés, se dresse la bonhomie onomastique des « hommes de bonne volonté ». Ces adjouvants seront porteurs de distinctions diverses, pour distinguer l'amitié, l'aide et le soutien : les amies – allemandes et suisses –, son vieux professeur, les voisins de l'hôtel La Roseraie à Nice, les Marius, sa locataire, Elsa von Radendorf et M. l'abbé F, sœur Ange et sœur Célestine..., comme il est précisé dans le chapitre VI. *Nice* (p.108-114).

Dans cet entourage qui entremêle l'identité précise et l'indéfinition, le but ultime de l'écrivaine serait de cerner la biographie d'une survie, c'est pourquoi elle « envisage un segment temporel ou un secteur spatial déterminé » (Lecarme, J. 1999 :30). François Frenkel offre un pan de sa vie intimement lié à l'espace et, surtout, aux lieux de son errance, dont la narration est faite sous l'appel du réel. Ce devoir d'écrire, qui relève également du devoir de mémoire, est redevable de la vérité et du vraisemblable des faits racontés, puisqu'il serait inconcevable de raconter quelque chose de faux. Cela irait de surcroît à l'encontre de la portée éthique du récit.

La refiguration du récit : les motifs constitutifs de l'errance

Pour construire son témoignage, l'écrivain doit d'abord se remémorer sa vie pour passer ensuite à son écriture. Dans ce brassage de motifs et de procédés narratifs, « l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même », comme le signale Paul Ricoeur (1985 : 356). Or, la refiguration comme source de l'écriture est en étroite relation avec la notion d'invention, puisque l'écrivain prend non seulement certaines libertés concernant sa vie, mais aussi le choix du style employé. En effet, la liberté manifestée auprès de l'énonciation et du tissu temporel devient constitutive de la singularité d'un récit et signe premier de la créativité de l'auteur. En ce sens, l'option fictionnelle s'avère un autre moyen pour mettre en relief le choix scriptural d'un auteur, dont la poétique serait le reflet de sa singularité, comme le remarque Philippe Gasparini (2016 :197).

De ce point de vue, la fragmentation chronologique suivrait en quelque sorte l'anonymat onomastique recherché par l'écrivaine. En effet, *Rien où poser sa tête* met en scène une errance aussi significative que signifiante dans ce récit. C'est pourquoi la topographie se double d'un protagonisme très particulier afin de vider la densité notoire de la chronologie, car la fragilité

déambulatoire de la protagoniste et de ses compagnons de voyage n'est que le résultat d'une certaine logique événementielle.

Comme nous l'avons déjà signalé, le début de ce récit est bâti sur la fondation d'une librairie française à Berlin, mais ce rêve se voit menacé par la montée du nazisme en Allemagne. Corinne Defrance signale : « il est étonnant qu'elle n'ait pas considéré l'arrivée de Hitler au pouvoir comme le début de son drame personnel » (2017 : 112), alors que d'autres documents réels prouvent les difficultés de toute sorte –financière, politique, personnelle...–qu'elle rencontre. Dans cette ambiance de détresse, il semblerait loin de l'esprit de l'écrivaine de dresser la chronique exhaustive de son temps, alors que l'atmosphère trouble qui se dégage de cette cadence temporelle s'impose en toute règle. C'est ainsi que vont disparaître sa librairie et son rêve dans le cauchemar qui s'empare peu à peu de la population. Ne disparaissent pas pour autant certaines dates clefs : « À partir de 1935, les graves complications commencèrent » (p.31) ; avec la promulgation des lois raciales de Nuremberg (sept.1935) la situation des Juifs était devenue délicate ; « Le 10 novembre 1938 fut le jour mémorable du grand pogrome dans toute l'Allemagne » (p.40)

L'indéfinition temporelle prend une ampleur considérable du fait de la précision des événements convoqués : la pénurie des devises, la surveillance de la clientèle, les livres saisis... ; la situation très délicate de Juifs : le départ dans des camps de concentration, l'incendie de la synagogue et les pillages, dont le résultat est plus qu'évident : « une journée néronienne s'abattit sur la ville ». Enfin, dans cette ambiance de désolation et de détresse, l'ampleur des faits prend le devant sur l'exactitude chronologique, parce que l'effet de contagion s'empare et transforme, donc, la vie quotidienne. C'est ainsi que le lexique se range dans le domaine du désespoir :

Lorsque je pense aux dernières années si tourmentées de mon séjour à Berlin, je revois une suite de faits hallucinants : les premiers défilés silencieux des futures chemises brunes ; le procès qui suivit l'incendie du Reichstag, caractéristique des procédés nationaux-socialistes ; la transformation rapide des enfants allemands en larves agitées de la Jeunesse hitlérienne ; l'allure masculine des jeunes filles blondes aux yeux bleus, défilant d'un pas rude... (p.51)

Le désespoir n'est que la conséquence de ce climat de suspicion et de délation, d'anéantissement des rapports sociaux. Enfin, le récit renvoie à une partie de la population dépossédée de tous ses biens dans un monde en train de disparaître, pour l'heure scindé en deux parties bien distinctes : une « Vision de la naissance de cette monstrueuse et toujours grandissante termitière humaine qui s'étalait rapidement dans tout le pays avec un sinistre grincement de métal, termitière à l'incalculable potentiel de forces collectives ». (p.52).

Le départ pour la France ne va pas améliorer le sort de la protagoniste, car la succession d'événements qu'elle connaît, une fois passée la frontière, contribue à la continuité de cette

ambiance sombre. Par ailleurs, la parenthèse fugace représentée par la drôle de guerre ne va qu'accentuer ce sentiment généralisé et l'Occupation de Paris va précipiter l'errance et le désespoir de la population. Comme le remarque Henry Rousso (1996 :18-23), les Français acceptent la fatalité d'une nouvelle guerre entre résignation et résolution, mais l'avancée fulgurante de la Wehrmacht ne fait que précipiter l'exode de la population. Tout comme le cataclysme survenu en 1940, véritable cauchemar, qui accentue l'odyssée des Français, contraints à se ruer sur les routes, à se procurer des documents et, enfin, à trouver un moyen de locomotion pour le faire : « Huit millions de réfugiés se déversent sur les routes, à pied, à cheval, dans des voitures qui tombent vite en panne d'essence, ou dans des convois surchargés » (1996 :22).

Dès le chapitre II *Paris*, Françoise Frenkel se fait écho de cette débandade parisienne, qui l'a d'ailleurs emportée. La protagoniste, tout comme la population générale, se voit submergée par le débordement des circonstances et d'une certaine désorganisation bureaucratique, qui se traduit dans les longues files d'attente, dans un temps devenu lourd pour se procurer les documents ou les sauf-conduits convenables. Dans cette atmosphère de désarroi et d'abandon, la narratrice-témoin n'épargne ni les motifs ni les images d'une population grouillante. C'est ainsi que la gare devient un endroit emblématique de l'errance, parce que les départs n'étaient pas quotidiens et qu'ils étaient soumis à certaines conditions, puisque les trains étaient destinés de préférence à l'armée ; mais dès que le trafic était rétabli, tout reprenait son cours habituel et le train récupérait son allure de symbole du désespoir, car le besoin impératif de fuir et de s'échapper était crucial :

Lorsque le train stoppait et que s'offrait la possibilité de prendre place, c'était la ruée générale ! En quelques minutes, tous les compartiments, les couloirs et même les toits des wagons étaient envahis. Sur les marchepieds de vraies grappes humaines s'accrochaient... Certains montaient par les fenêtres. Ceux qui n'avaient pas trouvé de place étaient condamnés à de nouvelles stations, pour des heures et même des journées. (p.75)

Le désordre et la camaraderie, qui président aux rapports entre les voyageurs, se poursuivent dans d'autres moyens d'évasion : « Partout des camions chargés de femmes, d'enfants et de vieillards. Ceux-ci, installés sur des chaises, tenaient sur leurs genoux un enfant, un chat, un chien, une cage, des paniers ou des miches de pain. À côté d'eux, du bétail, des lapins » (p.67). Mais cette ruée vers l'ailleurs aurait perdu son caractère hétéroclite si le vélo, la motocyclette et même les chevaux n'y étaient pas présents.

En effet, l'horreur de la réalité impose de tout évidence ses règles, qui n'ont rien à voir avec le costumbrisme ou le pittoresque. D'ailleurs, des motifs tels que la presse ou la radio apparaissent pour accentuer non seulement le sentiment d'abandon, mais aussi l'incertitude qui s'est emparée de la population. Les journaux et la radio transmettent des informations concernant l'évolution

des événements et aussi des conseils d'ordre pratique, ce qui pourrait soulager la population démunie d'informations de toute sorte et, notamment, de ses parents et de ses proches. Le téléphone, tout comme la correspondance par lettre, était soumis à un contrôle très strict, voire interrompu et coupé. Les gens se trouvaient, donc, dans l'ignorance totale quant au sort de leurs proches et, par extension, sur ce qui se passait dans d'autres endroits : « Nos pensées allaient vers les pays envahis, dévastés, vers la sombre nuit prête à descendre sur la France » (p.61).

Enfin, la poste et la gare sont deux endroits fondamentaux où remonter le moral : la poste représente l'espoir contre le vide et la solitude ; alors que la gare, comme lieu de passage, perpétue le symbolisme du train : image d'un départ sinistre pour certains ou, au contraire, chemin vers la liberté pour d'autres. Cette scission n'est que le reflet de la convention de l'Armistice qui, comme le signale Julian Jakson (2019 : 158-166), divise le pays en deux : la zone non-occupée et la zone occupée. Mais cette coupure si nette renferme d'autres différenciations qui relèvent d'un statut social, racial et même économique. La pénurie alimentaire établit encore un autre cloisonnement de la population, soit : entre la population et le gouvernement, entre les paysans et les citadins, comme le précise Henri Amouroux (1998 : 797-810). En effet, le regard de Françoise Frenkel n'épargne ni régime des queues, ni les difficultés qui suivent les confiscations faites par l'occupant, dont l'effet principal fut la montée vertigineuse des prix. Son séjour à Nice en 1940 est très éloquent à propos de la vie quotidienne, présidée par la pénurie et une certaine dégradation morale ; la délinquance, les cambriolages et les délits font partie du quotidien parce qu'ils ne sont que la conséquence des restrictions imposées : « les vols de récolte, de volailles, de bicyclettes, de colis, de tickets de ravitaillement augmentent avec les années » (1998 : 799).

Par ailleurs, les restrictions et les confiscations n'épargnent personne et donnent une ampleur majeure à la pénurie : « Les marchandises disparaissaient comme par enchantement » (p.106). La nourriture était devenue une véritable hantise ; le manque généralisé de viande, de beurre et de pain s'accompagne de la prolifération des ersatz dans la vie quotidienne, ce qui se prêtait de bon gré au système D, dissimulé dans les combines du marché noir et du troc (p.107).

La continuation l'errance ne fait que rapporter cet état d'esprit qui s'est emparé du pays – population perdue, dépaysée, désœuvrée, devenue sadique... – aux ordres de l'occupant. 1942 est une date capitale dans l'odyssée de la protagoniste – de Paris à Nice, puis de Grenoble à Annecy –, puisque le recensement général des Juifs s'accompagne de mesures encore plus strictes : l'obligation du port de la carte d'identité et, même, du titre de ravitaillement. Ces difficultés et ces exigences nouvelles s'accompagnent à nouveau d'une certaine dégradation morale, et nourrissent encore l'escroquerie : « Une nouvelle industrie naquit alors et prit bientôt un large essor : la fabrication de ces titres à l'usage des fugitifs ; industrie qui vint se joindre à celle, déjà

existante, des cartes identité » (p.163)

Au fur et à mesure que les mesures de contrôle et de vigilance deviennent plus strictes, l'attitude de la population –d'après le récit de Françoise Frenkel– représente la double face d'un pays divisé : la délation contre l'aide. Alors, dans l'espoir d'aider les fugitifs, de nouveaux métiers et industries voient le jour : la fabrication des cartes de séjour, des titres de ravitaillement, des organisations clandestines qui les fournissent (p.164). L'organisation de ce réseau compte aussi des passeurs, conduisant les fugitifs sur le bon port :

Il arriva un moment où personne n'osait plus se hasarder seul sur les routes. On recourut alors à des guides qui connaissaient les chemins, les pistes, les sentiers secrets, les ruisseaux faciles à traverser, le chemin de montagne le mieux défilé.

Ces guides possédaient de 'tuyaux' et disposaient de l'aide des populations, dans certains cas même de la complicité des gendarmes et des douaniers. Ils étaient les Maîtres d'un nouveau trafic, le trafic humain. La profession de 'passeur' venait de naître. (p.164-165)

Finalement, le pèlerinage de la narratrice-protagoniste donne sens au titre de son récit : voyageuse munie de « son baluchon et d'un cœur désolé et fatigué à mort... » (p.258). Mais l'errance, et plutôt l'état d'esprit qui s'empare des fugitifs expédiés nulle part, n'aurait pas son sens sans l'intervention des adjuvants, qui contrebalancent des sentiments contrastés : le salut ou la perte. L'aide des gens connus ou anonymes s'avère le socle du compromis éthique qui anime l'écriture et le devoir de mémoire :

L'on pourrait écrire un volume sur le courage, la générosité et l'intrépidité de ces familles qui, au péril de leur vie, apportaient leur aide aux fugitifs dans tous les départements et même en France occupée. Il n'était pas rare qu'on utilisât des papiers d'identité français, ce qui permettait de voyager sans autorisation spéciale. Et il y avait partout en France des gens de bonne volonté qui n'hésitaient pas à prêter leurs documents. (p.163)

Références bibliographiques :

AMOUROUX, Henri. 1998. *La grande histoire des Français sous l'Occupation. Les beaux jours des collabos. Le peuple réveillé*, Paris, Robert Laffont.

COLONNA, Vincent. 2004. *Autofiction & Autres mythomanies littéraires*, Mayenne, Éditions Tristram.

DEFRANCE, Corinne. 2017. « Françoise Frenkel, Simon Raichin et la Maison du livre français de Berlin (1921-1939). Histoire d'une quête », *Synergies Pays germaniques*, n° 10, pp.101-114.

FRENKEL, Françoise. 2015. *Rien où poser sa tête*, Paris, Gallimard.

GASPARINI, Philippe. 2016. *Poétiques du Je. Du roman autobiographique à l'autofiction*, Lyon, Presses

universitaires de Lyon.

GRELL, Isabelle. 2014. *L'autofiction*, Paris, Armand Colin.

JACKSON, Julian, 2019. *La France sous l'Occupation*, Paris, Flammarion.

Lecarme, Jacques ; LECARME-TABONE, Éliane. 1999. *L'autobiographie*. Paris, Armand-Colin.

MERTENS, Pierre. 2005. « Ils ont nommé l'innommable », *Magazine Littéraire. La littérature et les camps*, n° 438, pp.30-32.

MIZUBAYASHI, Akira. 2014. *Petit éloge de l'errance*, Paris, Gallimard.

RICOEUR, Paul. 1985. *Temps et récit. III Le temps raconté*, Paris, Le Seuil.

Rousso, Henry. 1996. *Les années noires : vivre sous l'Occupation*, Paris, Gallimard.

SÁNCHEZ ZAPATERO, Javier. 2010. *Escribir el horror. Literatura y campos de concentración*, Barcelona, Montesinos.

SEMPRUN, Jorge.1980. *Quel beau dimanche*. Paris, Grasset.

ZUFFEREY, Joël. 2012. *L'autofiction : variations génériques et discursives*. Acad. Bruylant.